

## ATELIER PHILOSOPHIQUE POUR TOUS / Février 2018

### Traumatismes de guerre

La guerre que livre une communauté humaine – que livrent des peuples entiers –, et en particulier les peuples civilisés, part toujours d'une situation politique et n'éclate que pour des raisons politiques. [...] La guerre qui a lieu dans le monde réel n'est pas un extrême qui décharge tout d'un coup toutes ses tensions ; c'est plutôt l'effet de force qui se développent inégalement et selon des voies différentes, mais qui tantôt peuvent se dilater assez pour vaincre la résistance que leur opposent l'inertie et les frictions, tantôt sont trop faibles pour y parvenir. La guerre est en quelque sorte une poussée de violence d'intensité variable, qui résout les tensions et épuise les forces plus ou moins vite. En d'autres termes : elle mène plus ou moins vite vers son but, mais elle dure toujours assez longtemps pour qu'il soit possible d'en modifier le cours, pour qu'une direction donnée lui soit imprimée, en bref pour rester soumise à la volonté d'une intelligence directrice. [...]

La guerre n'est pas simplement un acte politique, mais véritablement un instrument politique, une continuation des rapports politiques, la réalisation des rapports politiques par d'autres moyens. Ce qui reste à la guerre de caractère singulier provient simplement des moyens singuliers qui sont dans sa nature. L'art de la guerre en général et le général dans chaque cas d'espèce peuvent exiger, ce qui n'est pas rien, que les intentions et les directives du politique n'entrent pas en contradiction avec ces moyens. Si grande soit dans certains cas la portée de cette exigence sur les plans politiques, elle ne peut cependant jamais être plus qu'un amendement, car l'intention politique est la fin recherchée, la guerre en est le moyen, et le moyen ne peut être conçu sans la fin.

Carl von Clausewitz (1780-1831) *De la Guerre*. Livre I, chap. 23-24. Trad. de l'allemand par Laurent Murawiec.

Un jour, j'étais à Metz ; les Prussiens, qui ont transformé Strasbourg, n'ont jusqu'à cette heure rien changé à l'antique cité lorraine. Une fois franchis les travaux immenses qui l'enserrent, elle apparaît dans sa servitude, identique à son passé. Par là d'autant plus émouvante, esclave qui garde les traits et l'allure de la femme libre ! Les visages prussiens, les uniformes, les inscriptions officielles, tout nous signifie trop clairement dans cette atmosphère messine que nous sommes des vaincus, Je visitai au cimetière de Chambière le monument élevé à la mémoire de sept mille deux cents soldats français morts aux ambulances de 1870. C'est au milieu des tombes militaires allemandes une haute pyramide. Une inscription terrible lui donne un sens complet : « Malheur à toi ! fallait-il naître pour voir la ruine de mon peuple, la ruine de la cité et pour demeurer au milieu d'elle, pendant qu'elle est livrée aux mains de l'ennemi ; — malheur à moi ! »

Cette plainte et cette imprécation, le passant français l'accepte dans tous ses termes et l'ayant méditée, se tourne vers la France pour lui jeter : « Malheur à toi ! Génération qui n'as pas su garder la gloire ni le territoire ! » Mais ne faut-il pas que tous, humblement, nous acceptions une solidarité dans la faute commise, puisqu'après tant d'années écoulées et quand les enfants sont devenus des hommes, rien n'a été tenté pour la délivrance de Metz et de Strasbourg que nos pères ont abandonnés ?

Sous ces pierres, dans cette terre de captivité, sont entassés des cadavres de jeunes gens de 21 à 25 ans, de qui la vie n'aura pas eu de sens si on se refuse à le chercher dans la notion de patrie. Aujourd'hui encore, ils seraient pleins de vigueur. Leur mort fut impuissante à couvrir le territoire, mais elle permet à la nation de se reporter sans une honte complète à cette année funeste. C'est une fin suffisante du sacrifice qu'ils consentirent en hâtant la disparition inéluctable de leur chétive personnalité. Les trompettes et les tambours prussiens, qui, sans trêve, d'un champ de manœuvres voisin, viennent retentir sur les tombes de Chambière, ne nous détourneront pas d'épeler avec tendresse les noms inscrits sur ces tombes, des noms fraternels.

Dans le même cimetière se trouve la pierre commémorative, qu'eux aussi, les Allemands consacrent à leurs morts. Elle jette ce cri insultant : « Dieu était avec nous ! »

Maurice Barrès (1862-1923), *La Terre et les Morts (sur quelles réalités fonder la conscience française)*, 1899.